Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 56 (1948)
Heft: 2

Artikel: A propos de Jacob Burckhardt
Autor: Olivier, Frank
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-43657

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos de Jacob Burckhardt [1]

Le copyright est de 1947 ; la préface, datée du mois de décembre 1945. En fait, ce très beau premier volume, excellemment imprimé sur papier de choix (on sait ce que cela veut dire actuellement), paraît un demi-siècle après la mort de Jacob Burckhardt († 8 août 1897). On ne saurait s'en étonner.

Il convenait en effet, d'abord, de recueillir, ordonner et classer tout ce qui constitue le *Jacob Burckhardt-Archiv* : manuscrits, notes, extraits et collections de toute sorte, puis, avec un soin dont on ne saurait trop louer la compétence et admirer la précision critique dans la piété, on a mené à chef, dans l'entre-deux-guerres, l'édition complète *(Gesamtausgabe)* de ses œuvres en quatorze volumes. Ils ont paru de 1929 à 1934, et l'un d'eux a été rapidement épuisé. Trois des six hommes de talent et de savoir éminent qui s'y sont employés sont morts ; trois sont encore parmi nous : Félix Staehelin, Albert Oeri (ses petits-neveux) et Werner Kaegi. Il n'en fallait pas moins pour restituer et nous rendre, dans sa pureté originale, l'œuvre de cet incomparable historien et penseur et en nettoyer des parties essentielles de tout ce dont de successifs éditeurs, auxquels J. B. abandonnait entièrement ses œuvres, les avaient surchargées, encombrées et déformées. Ceci encore : de sa correspondance, considérable, nous n'avons encore que certaines tranches ; mais une note de la page XIII nous apporte ici la bonne nouvelle que l'édition complète de ses lettres est en bonnes mains et même que le premier volume est sous presse. Comment imaginer une biographie de grand style sans l'apport humain des lettres, et l'on entend par là tout ce qui subsiste de la correspondance. Pour le dire tout de suite, M. Werner Kaegi a eu le privilège de pouvoir tirer parti de correspondances même très intimes qui lui ont été ouvertes. Et il n'est pas encore trop tard pour recueillir, de première main, de ces souvenirs qui, plus tard, se transformeront peut-être dans ce qu'on pourrait appeler la légende de Jacob (B.) ; j'en ai moi-même, enfant et adolescent, perçu plus d'un écho dans ma famille de Bâle.

---

[1] *Jacob Burckhardt. Frühe Jugend und Baslerisches Erbe,* von WERNER KAEGI. Mit 27 Tafeln. Un volume in-8, XIX et 582 pages. Benno Schwabe & Co. Verlag, Basel. 36 fr.

Le simple rappel de ces quelques faits explique suffisamment pourquoi l'esquisse première d'un élève de J. B., O. Markwart *(Persœnlichkeit und Jugendjahre)*, parue en 1920, n'avait pas encore pu être reprise ; mais on se félicitera d'autant plus qu'un historien aussi autorisé que M. Werner Kaegi ait pu, après tant et de si indispensables travaux d'approche, grâce à sa profonde science d'historien et à sa longue connaissance du milieu, entreprendre une tâche devenue aussi nécessaire qu'admirable en soi. Editeur du cinquième volume des Œuvres (*Die Kultur der Renaissance in Italien*, 1930), il pensait avoir signé ainsi sa contribution à l'œuvre collective et ne s'attendait certes pas à y revenir plus tard sous une autre forme. Sa préface s'en explique suffisamment. — Son dessein, dit-il, est non de fouiller dans ces matériaux, mais de les mettre vraiment en œuvre. Si la biographie doit avant tout présenter l'homme dans tout ce qui tient à son temps, comme l'a formulé Goethe (et comme on avait, déjà auparavant, fait quelques essais dans ce sens : je pense ici entre autres à la *Vie de Samuel Johnson* par James Boswell, Esq.), on ne pouvait mieux pour ce faire s'adresser qu'à M. Kaegi. Il n'est point contemporain ni élève de J. B., il n'est pas Bâlois d'origine ; or je crois, sans aucun paradoxe, que ce sont autant d'avantages. Le recul du temps permet aussi d'apprécier plus justement l'œuvre avec son artisan ; par-dessus tout, on reconnaît avec évidence qu'il s'agissait là de préserver de l'oubli un trésor spirituel ; or c'est cela surtout que s'est proposé M. Kaegi. Si l'on veut parler ici de monument — et ceci en est un — qu'on se souvienne que le sens original du mot comporte un rappel et un avertissement, avant de s'appliquer à un honneur.

Ce premier volume, en neuf chapitres, évoque successivement la petite enfance ; aïeux et ascendance ; le monde des parents et l'héritage napoléonien ; le père ; première jeunesse et éveil du sens historique ; l'école secondaire ; premier semestre d'études à Neuchâtel ; études de théologie ; le neuvième et dernier, qui est aussi le plus long et s'étend sur près de cent pages, s'intitule études humanistes à Bâle, voyages d'Italie, poésie. Nous ne pouvons songer à les résumer, si brièvement que ce soit ; mais en voici quelques aspects qui nous paraissent particulièrement attachants.

Le père, Jacob B. (lui aussi), pasteur à Lausen près de Liestal pendant sept ans, a été appelé à Bâle en qualité de second *(Oberst-helfer)* du premier pasteur de la ville *(Antistes)*. Il est installé depuis peu avec sa jeune famille, deux fillettes et un petit garçon, dans une vieille et commode demeure à quelques pas du Münster et qui a disparu depuis, lorsque le garçonnet est enlevé par le croup, en février 1818. Un second fils naît peu après, dans la nuit du 25 mai. Il est grand et fort : ce sera notre Jacob, Jacob Christoph. Il a eu la plus heureuse et bienfaisante enfance. On ne peut que l'indiquer ici ; ce

qui en apportera la meilleure confirmation est peut-être ceci. Environ soixante-dix ans plus tard, dans la sobre notice personnelle que J. B. a rédigée à la troisième personne (ce qui, à Bâle, s'appelle les *Personalien* et dont il est fait lecture aux obsèques), s'il n'en a pas dit un mot, il l'a fait sentir par cet émouvant contraste : « *La première douleur* de sa vie, c'est la mort d'une mère chérie, le 17 mars 1830, qui la lui a causée ». On trouvera cette notice au début du premier volume des Œuvres complètes. Mort de sa mère, perte irréparable : c'est la seule date précise qu'on y relève ; d'autres secousses postérieures, d'ailleurs moins profondes, sont plus discrètement indiquées : son passage (c'est son expression même) des études de théologie à l'histoire en 1839, que le père *autorisa sans opposition* ; son appel à Bâle, en qualité de professeur d'histoire, en 1858, après quelques vicissitudes, mais qui a permis à son père *de voir son fils entièrement réhabilité*. Noter qu'il ne dit pas : justifié dans son choix.

Toute sa vie intérieure s'est formée et développée dans cette époque maîtresse, sous le regard, trop vite brisé, d'une mère exquise dont il dira plus tard à un ami tout récent (chose curieuse) qu'elle avait vécu et qu'elle était morte comme une sainte (voir p. 480), et sous celui d'un père de haute distinction, de solide culture et, ce qui nous paraît beaucoup plus rare alors, d'une modération et d'un équilibre moral admirables. Qui n'a pas eu le privilège, si peu que ce soit, de participer à cette délicieuse et saine vie des enfants dans un milieu de vieille et noble culture, à Bâle, n'a qu'à se laisser prendre au charme et à la grâce de cette description si nuancée. Je tiens pourtant à signaler déjà dans ce portique d'entrée ce qui fait un des plus constants attraits de cette admirable biographie, à savoir ces morceaux plus développés, souvent plus riches et d'un relief plus marqué et dont l'école enfantine du père Munzinger est un premier exemple (p. 10-13). J. B. y a été mis à trois ans et demi déjà ; si vif qu'il fût — *ein grausam wilder Bube*, au dire de sa mère — il n'y a point souffert. Son passage au *Gymnasium* et au *Paedagogium*, ce que nous appelons ici le Collège et le Gymnase, ne l'a plus tard certainement pas satisfait, et M. Kaegi a même découvert que, élève moyen et loin d'être un premier de classe (Dieu merci !) il est resté en route une fois et a dû redoubler son année (p. 319). Mais reprenons sa notice ; qu'y lit-on ? J. B. est reconnaissant aux écoles de Bâle, ne serait-ce que parce qu'il n'a pas dû s'y surmener et qu'il n'a point pris l'étude en grippe. Carl Spitteler, qui fut beaucoup plus tard son élève, a été certainement desservi par sa mémoire sur ce point, et M. Kaegi a fort bien fait de le relever (p. 323-324). Mais on est heureux, une fois de plus, de constater que le médiocre succès d'élèves supérieurement doués est trop souvent la faute de l'école plus que la leur. J. B. y a du reste appris les langues anciennes, « qui lui ont permis d'entrer dans l'intimité de l'antiquité »,

et il a gardé jusqu'au bout un souvenir reconnaissant à son vénéré recteur.

On vient de rencontrer son premier maître d'école ; revenons pour un moment encore à sa mère, Susanna Maria née Schorndorff, dont une miniature bien antérieure fait face à la page 76. Elle avait une disposition remarquable, qui a peut-être eu quelque incidence sur ce fils si tendrement aimé. Il s'agit de cette forme suprême du pressentiment, d'ailleurs moins rare qu'on ne le pense et dont j'ai connu plus d'un cas ; cette vue infaillible de choses qui ordinairement restent cachées, mais dont une des formes me paraît être ce qu'on appelle la seconde vue ; ce que Hamlet suggère par son cri : « O, my prophetic soul ! » Cette vision immédiate, la mère de J. B. l'a possédée et, à un plus haut degré encore, la mère de celle-ci, une Iselin (voir p. 22 et 23) ; et il n'est pas exclu que quelque chose en soit descendu sur son fils et ait éclairé sa pénétration historique — ainsi du moins le suggère, avec toute prudence, son biographe (p. 23).

Le deuxième chapitre est un des plus neufs et des plus révélateurs ; c'est non seulement un tableau de la forte et féconde lignée des Burckhardt à Bâle, mais aussi une vaste fresque où figurent d'autres familles remarquables avec lesquelles ils se sont alliés. Les Schorndorff, d'où descend la mère de J. B., y paraissent en première place ; ils sont de plus ancienne date établis à Bâle, venus des bords d'un affluent du Neckar, et ils se sont assez vite élevés aux hautes charges. Trois générations se sont succédé dans l'hôtellerie *Zum Wilden Mann*, lieu de passage cosmopolite au cœur de la cité ; elles y ont gagné richesses, relations, considération. Le représentant de cette troisième génération, Hans Rudolf, acquiert le château de Wildenstein (on a vu chose semblable depuis, à plus d'une reprise) dans le pays sujet de Bâle, et surtout il épouse la fille du grand Johann Rudolf Wettstein, le magistrat qui représenta avec tant d'habileté et de succès les intérêts de la Confédération au Congrès de Westphalie ; le portrait de Schorndorff et celui de son épouse offrent en pendants leur contraste (entre p. 36 et 37). La famille s'éteint dans les mâles vers 1830, après avoir marqué dans la vie de la cité pendant trois siècles et demi ; le dernier bailli de Kleinhüningen est un Schorndorff.

L'ancêtre des Burckhardt, lui, provient d'un coin totalement disparu aujourd'hui, non loin de Bâle, au pied de la Forêt-Noire ; il s'établit comme petit commerçant dans la ville active, riche, populeuse, y acquiert la bourgeoisie vers 1523, est membre de la plus importante corporation *(Zum Schlüssel)* en 1556. Il s'est marié deux fois ; la seconde, avec une fille de famille régnante, et ses enfants furent vingt-deux. On en trouvera une belle part dès la page 33 ; ce qui importe, c'est qu'en 1600 déjà, grands marchands de soie, ils constituent une des familles les plus puissantes dans l'Etat, parcourant l'Europe en

tous sens ; certains marquent même dans les services étrangers. Mais voici qui nous retiendra davantage. Cette puissante *gens*, dont on a pu dire que l'Etat bâlois a longtemps été son domaine de famille, s'est distinguée déjà auparavant dans l'enseignement supérieur, avant 1666 ; nulle autre n'a fourni autant de professeurs à l'Université (p. 40 et n. 36), encore qu'ils n'aient accédé que fort tard aux chaires essentielles : théologie (deux) et droit (deux), sur les dix qu'ils furent au total sous l'ancien régime. Un Jacob B. (1583-1661) a été le premier de sa famille à gagner l'Italie en vue d'y étudier. Il avait commencé par la théologie, continué par le droit, a fini dans la Faculté des Arts. Il a fait l'oraison funèbre de Félix Platter ; il a fait mieux encore, fondé une dynastie de professeurs à l'Université de Bâle ; son portrait valait de paraître ici (entre p. 36 et 37).

On reste d'autre part surpris de ne rencontrer les B. que relativement tard dans le pastorat. Il n'y en a point qui l'aient exercé en ville avant 1700 ; dans le pays, un peu plus tôt, il y en a trois, puis il semble que les écluses s'ouvrent et qu'un flot se déverse : jusqu'en 1930, dans les seules Eglises de Bâle, ville et campagne, on en connaît vingt-quatre (p. 45). Auparavant les B. gagnaient l'Italie ; désormais ce sont surtout les pays du Nord et de l'Ouest qui les attirent, et le pays welsche remplace l'Italie. Tout de suite, voici ce premier ecclésiastique urbain élu *antistes* déjà à vingt-sept ans, ce qui n'a pas empêché nombre d'anecdotes sur son compte de se propager. Plus vaut sans doute son fils Johann Balthasar, par qui (il avait alors dix-huit ans) le nonce, plus tard cardinal Passionei, alors à Altdorf, se fit pendant six mois initier à l'hébreu, au syriaque et au persan et qui depuis fut à trois reprises recteur à Bâle ; le père de J. B. a pu, enfant, encore le voir. Plus grand encore, certes, et le seul vraiment exceptionnel, celui qui assuma le nom de Sheikh Ibrahim (Johann Ludwig B.), qui retrouva l'antique Petra et, premier incroyant, réussit sans être démasqué à pénétrer dans La Mecque et Médine, dont il a laissé les meilleures descriptions. Me trompé-je ? je crois me souvenir qu'il est né à Lausanne ; lorsqu'il mourut au Caire, épuisé, à la fin de 1817, il était à peine âgé de trente-trois ans, accomplissant son vrai destin, alors qu'il s'était proposé d'abord de partir à la recherche des sources du Niger.

On a entendu plus haut sonner le nom de dynastie : c'est vraiment le seul qui soit digne de ces grandes, nombreuses et fortes familles bâloises. Celle des Burckhardt s'étant alliée à un grand nombre d'autres, il est non seulement naturel, mais nécessaire de s'y arrêter si peu que ce soit ; car c'est ce qui a (dans un certain sens) préformé le Bâlois qu'est J. B. Elles proviennent d'un peu partout, des pays du Rhin et des Pays-Bas, de France et d'Italie ; mais il y a aussi des éléments d'origine suisse sortis en bonne part des pays burgondes sis sur la

rive gauche de l'Aar. Les quelques pages que M. Kaegi a consacrées à ces bourgeois, tant anciens que nouveaux, ne sont qu'une esquisse mais d'insigne valeur, et des plus révélatrices (p. 47-68). Quelques-uns de ces porteurs de noms connus datent d'avant la Réformation ; un certain nombre sont des réfugiés pour cause de religion et ont enrichi la ville par leur industrie et leurs connexions. Ne fît-on que passer sur la crête qui, à Bâle, domine le Rhin, on ne peut manquer d'y distinguer les deux demeures qui portent les noms presque trop simples de Maison-Bleue et Maison-Blanche, élevées au XVIIIe siècle par deux grands soyeux, les frères Sarasin — or ils sont d'origine française, peut-être même méridionale. Les familles supérieures ont exercé toute espèce de professions et d'activité : négociants, industriels, professeurs, conseillers, ecclésiastiques ; on peut suivre, dans leurs successives activités, les transformations économiques par où la ville a passé : au XVIe siècle, imprimeurs et négociants en épices ; aux XVIIe et XVIIIe siècles, ils sont marchands drapiers et grands soyeux. En majorité, certes. Mais, par-ci par-là, on voit poindre artisans et petites gens, de tous métiers. D'autre part, point de noblesse, pas non plus de paysans, à rester sur terrain vraiment sûr. M. Kaegi déclare d'ailleurs ne pas vouloir remonter au delà de la dixième génération et, voulût-on le faire, il faudrait faire intervenir des composantes très diverses. Il reste néanmoins que J. B. descend de la couche bourgeoisiale supérieure et que celle-ci — sans négliger les éléments provenant de la Suisse — se constitue en partie d'éléments étrangers. On a mentionné en passant les Sarasin, et l'élément français est représenté par nombre de familles ; mais l'apport italien, bien entendu celui qui a été déterminé par une véritable émigration pour cause de religion, est un des plus intéressants par sa valeur — commissionnaires, négociants en drap, soyeux de grande marque et apportant de nouveaux procédés, Socin, d'Annone, etc. Un des plus anciens, des plus considérables fut Curione (Celio Secundo). M. Kaegi en donne un portrait qui est en bref une véritable monographie (p. 64-68) ; d'avoir sa tombe dans le cloître du Münster, à Bâle, après y avoir enseigné, brillé, lutté, méritait bien cet honneur dernier, et personne ne s'en plaindra. Mais M. Kaegi sait mieux que personne, et le dit, que Curione appartient à l'*onzième* génération, et n'avait-il pas posé ne vouloir s'en tenir qu'aux dix antérieures à J. B. ? Remercions-le d'avoir sauté par-dessus la limite et admirons comme il a su renouveler le sujet, et avec quel art il lui a fait sa place[1]. Car cette biographie est autant une œuvre d'art qu'un monument de savoir. A vrai dire, en pareille et si riche matière, la tentation est constante de faire des excursions dans le pays environ-

[1] Dans ses *Historische Meditationen*, qui ont paru en 1942, M. Kaegi y avait déjà touché, à propos de Machiavel à Bâle, p. 125 ss.

nant et même de pousser beaucoup plus loin. L'exemple le plus frappant, un peu plus bas, est sans doute la monographie du médailleur schwyzois Johann Karl Hedlinger (p. 184-193) — à propos de la collection de médailles et monnaies commencée par un ancêtre, continuée par J. B. père, dont ses fils ont si tôt et si longuement joui, et qui repose aujourd'hui au Musée historique de Bâle. Il faudrait une volonté bien ferme pour ne pas se laisser détourner par de si riches et si neufs attraits.

Il y a peu de jours, au banquet du *dies academicus* à Bâle, un professeur a imaginé — en souriant — que cette biographie dépasserait probablement, dans l'hypothèse la plus favorable, le huitième ou neuvième volume... Ce n'est pas nous qui nous plaindrons que la mariée soit trop belle. D'ailleurs, M. Kaegi a pris grand soin de marquer fortement (p. 69), une fois brossée sa fresque bâloise, que si J. B. doit quelque chose de la multiplicité de son génie, de son alacrité spirituelle, de sa vigoureuse individualité à ces diverses lignées, il n'est point question d'en faire un problème biologique. Non. Cette admirable et stimulante continuité d'amour et de soins, où M. Kaegi voit le vrai fond de ce qui s'appelle culture (nom qu'on hésite à employer sans le définir, tant il a été galvaudé), cette vivante tradition spirituelle, voilà ce qu'il fallait mettre en relief ; et nous l'avons ici. Or ce sont incontestablement les origines et les débuts de J. B., comme le titre de notre ouvrage le dit clairement, qui avaient le plus besoin d'être mis en lumière ; nous n'avons pu en examiner ici qu'une partie. Et il sera toujours temps de passer plus tard à l'œuvre et d'évaluer ce qui en subsiste, après avoir montré sa puissance de stimulation.

FRANK OLIVIER.